Zeitschrift: Revue historique vaudoise

Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie

Band: 118 (2010)

Artikel: Les Journaux de Catherine de Charrière de Sévery : émergence de l'expression du Moi au XVIIIe siècle

Autor: Lanz, Anne-Marie

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-847050

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Anne-Marie Lanz

LES JOURNAUX DE CATHERINE DE CHARRIÈRE DE SÉVERY

ÉMERGENCE DE L'EXPRESSION DU MOI AU XVIIIe SIÈCLE

S'il semble aujourd'hui évident que le journal intime permet à son propriétaire de décrire ses états d'âme, il n'en était rien au XVIIIe siècle. Les journaux du baron de Prangins Louis-François Guiguer, récemment publiés, dévoilent certes un début d'expression du Moi, le plus souvent lisible entre les lignes [1]. Similairement, Catherine de Charrière de Sévery, née de Chandieu, se pose en avant-gardiste, tenant un journal personnel dès l'enfance et jusqu'à la mort de son mari. Ce journal personnel, composé de six cahiers, est en outre à ce jour le plus ancien journal de femme écrit en français [2]. Au lecteur du XXIe siècle, cette salonnière lausannoise offre un récit de vie à deux facettes, celle de la société dans laquelle elle évolue et celle d'une intimité qui cherche à s'exprimer, devenant ainsi l'initiatrice d'un nouveau genre littéraire féminin.

JOURNAL DE L'ENFANCE

En 1750, Catherine de Chandieu vivait au château de l'Isle. Elle dut trouver un petit carnet contenant le journal de Charlotte de Buren, sa cousine aînée, et, voulant l'imiter, elle commença l'écriture d'une vie à l'aube de ses 10 ans. Moment solennel, puisque sous le coup de l'émotion, la petite fille n'orthographie pas correctement son propre prénom. Elle indique dès la première phrase le but de sa mission : dresser la liste des événements dont elle est témoin [3]. Elle commence le 12 décembre 1750 [4] :

1 Louis-François Guiguer, *Journal*, édité et annoté par Rinantonio Viani, avec une introduction de Chantal de Schoulepnikoff, Genève : Association des Amis du château de Prangins, 2007-2009, 3 vol.

2 ACV, P Fond Charrière, Ci 9-14, 1736-1793. Pour un descriptif plus détaillé des documents se rapportant à Catherine de Sévery, se référer à mon travail de maîtrise *Dans le Fleuve de l'oubli : journal de Catherine de Charrière de Sévery*, Université du Maryland à College Park, USA, 2008, consultable sur internet : [http://www.lib.umd.edu/drum/bitstream/1903/8183/1/umi-umd-5366.pdf].

3 La tenue d'un journal semble être une tradition de famille puisqu'au XVIe siècle, Antoine de Chandieu, son ancêtre de cinq générations, au XVIIIe, sa cousine Charlotte de Buren et sa fille Angletine, ainsi que son neveu Benjamin Constant au XIXe siècle en ont tenu de semblables.

4 L'orthographe et la ponctuation ont été conservées.

« le 12 ma tante de Vilars ma donnè ce petit Livre
le 13 mr de Lachaux est venu ici
le 11 au soir ma tante de Lisle a commencé un filet ce qui ma fait grand plaisir
le 17 jai donné 4tt 4l[5] pour la loterie de Neuchatel
Le Filet est toujours ont y travaillames Il me fait Grand plaizir
Livre de ce quy cest passè a Lisle L'an 1751
Le 1 janvier jay etè chez les Baridons
Le 3 nous aprimes la Maladie de Mr de Vuflen
Le 4 nous aprimes sa mort arivée le Dimanche a 5 heures et demi du soir
le 5 au soir jay eu malde den Qui mempechat de dormir jallay dans le lit de ma tant de Villars a minuit
Le 6 Tissot[6] est venu, jey ce quy disipa un peu mon mal de dent Il passa le 9. »[7]

Le récit de l'enfant est pour l'essentiel factuel : elle narre les visites, les activités de la maisonnée, et les nouvelles qui arrivent. Mais on discerne déjà des touches d'émotion : ainsi écrit-elle le plaisir qu'elle a de travailler au filet avec sa tante de L'Isle et mentionne-t-elle la maladie puis la mort abrupte de M. de Vufflens. De même, lorsqu'elle parle de son mal de dent, elle exprime en mots cachés l'intensité de la douleur qui la pousse à surmonter la peur de la nuit et la froideur du château pour aller chercher le réconfort familial ! Bien que ses émotions ne soient pas ouvertement exprimées, elles sont déjà présentes. Un mois plus tard, Catherine fête son anniversaire :

« Le 3 je suis entrée dans ma onzieme annee ma mere a eu la bontè de me doner du turin[8] pour faire la féte ma chere mere et mes cheres tantes qui songe toujours a mon bonheur mont recommandè dans ce Jour de prendre garde a mon humeur et detre plus douce parce que faisant cela jespere que le Bon Dieu me donnera sa benediction Amen ce 3 fevrier 1751 jour de ma naissance et de mon entrèe dans ma onzieme annèe
Catherine de Chandieu. »[9]

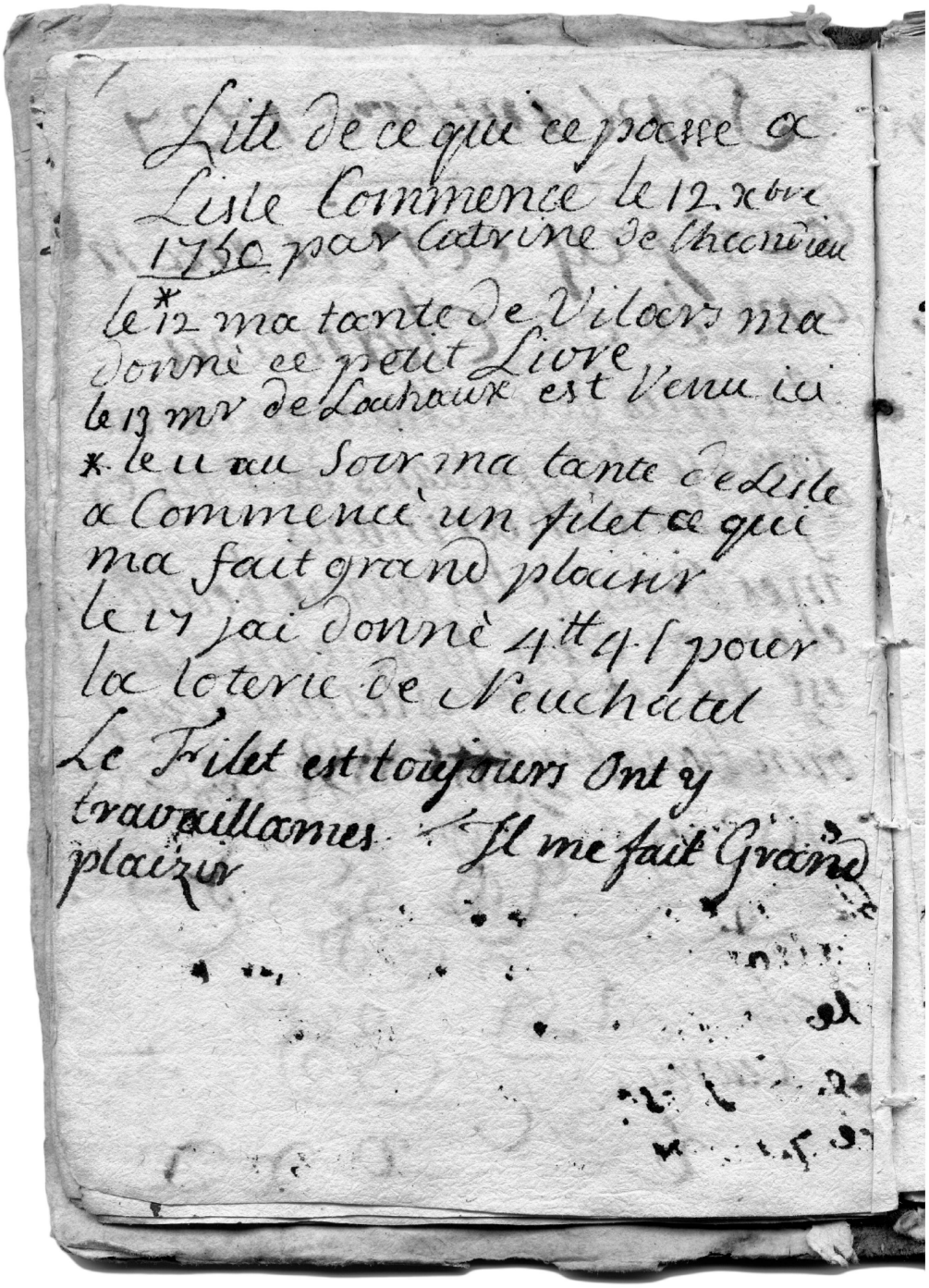
5 Très vraisemblablement 4 batz 4 rappes. Malgré une grande variété de monnaie au XVIIIe siècle, la livre, divisée en 10 batz, lui-même divisé en 10 rappes, était assez généralement répandue (Bertil Galland [dir.], *Encyclopédie illustrée du Pays de Vaud*, Lausanne : Feuille d'avis de Lausanne/24 Heures, 1972, t. 3, p. 45).

6 Pasteur de l'Isle, il éleva le médecin Tissot, ce qui explique l'amitié avec Catherine de Sévery jusqu'à la fin de sa vie (William et Clara de Sévery, *La Vie de société dans le Pays de Vaud à la fin du dix-huitième siècle*, Lausanne : Bridel, 1911, p. 13).

7 ACV, P Charrière de Sévery Ci 9, 12 décembre 1750–6 janvier 1751.

8 Au XVIIIe siècle, la ville de Turin en Italie était la capitale du chocolat. Dès le milieu du siècle, des chocolatiers formés à Turin tentèrent d'introduire ce produit en Suisse primitive et dans le Pays de Vaud. Gracieusement confirmé par l'historien François de Capitani.

9 ACV, P Charrière de Sévery Ci 9, 3 février 1751.



Lite de ce que ce passe a
Lisle Commence le 12 xbre
1750 par Catrine de Charrieu
le *12 ma tante de Vilars ma
donné ce petit Livre
le 13 mr de Lachaux est Venu ici
*. le 14 au Soir ma tante de Lisle
a Commencé un filet ce qui
ma fait grand plaisir
le 17 jai donné 4 tt 4 s pour
la loterie de Neuchatel
Le Filet est toujours Ont y
travaillames. Il me fait Grand
plaizir

1 Première page conservée du Journal de Catherine de Charrière de Sévery, rédigée en décembre 1750, alors qu'elle est âgée de 10 ans.
ACV, P Charrière de Sévery, Ci 9, photo Rémy Gindroz.

Cette entrée souligne le conseil que ses tantes et sa mère lui ont donné : la petite fille ferait bien de rechercher la douceur et de veiller à ses sautes d'humeur, un trait de caractère contre lequel elle va lutter toute sa vie durant !

Alors que le premier carnet s'arrête abruptement, le suivant illustre la méthode d'instruction dont elle bénéficiait. En effet, toutes les entrées du premier journal, avec quelques modifications, y sont proprement recopiées. Il est fort probable que, à l'instigation de la personne en charge de son éducation, ses tantes ou un tuteur engagé à ce dessein, la petite fille ait dû apprendre à rédiger un brouillon dans un premier temps, puis pratiquer l'art de la calligraphie, en recopiant de sa plus belle écriture[10]. Elle utilisera du reste cette méthode pour tous ses journaux ultérieurs, une pratique qui influence l'expression écrite des émotions vécues puisque ces dernières ne sont que très rarement écrites sur le vif et que son auteure a donc le temps de relativiser les événements avant de les coucher sur le papier.

Ce journal décrit aussi la dynamique familiale. Ses trois tantes sont les personnes les plus présentes physiquement et émotionnellement. La figure maternelle ne fait que des apparitions furtives. Son père Benjamin de Chandieu ne voit sa fille que brièvement, durant de courts passages à l'Isle, sa carrière militaire primant sur toute autre chose[11]. Malgré les absences de ce dernier, Catherine aura toujours une tendre affection pour son père, alors que, de factuels dans l'enfance, ses commentaires au sujet de sa mère manifesteront une relation tendue à l'âge adulte[12].

Enfant, Catherine de Chandieu se sent profondément intégrée dans l'étroit cercle familial et n'éprouve pas la nécessité d'exprimer sa personnalité propre. Encore peu encline à exposer ses émotions, elle décrit dans son journal les plaisirs de la vie dans un château à la campagne, un récit d'enfant charmant qui lui donne les bases de la pratique du journal personnel.

JOURNAL DE LA JEUNE MÈRE ET ÉPOUSE

Douze ans se sont écoulés depuis les dernières entrées du deuxième journal. Le 6 mars 1766, âgée de 25 ans, Catherine de Chandieu épousait Salomon de Charrière, seigneur

10 ACV, P Charrière de Sévery Ci 10.

11 ACV, P Loys, 4701 bis, p. 196. Cf. *Benjamin de Chandieu : gentilhomme lausannois, capitaine au service de France sous Louis XV : d'après ses lettres à sa femme et d'autres documents inédits*, présentation et annotations de Charlotte Hermann, [s. l.] : [s. n.], [1987].

12 Catherine de Sévery ne s'expliquera jamais sur sa relation avec sa mère, mais quelques mots glissés permettent au lecteur de sentir la situation. Ainsi écrira-t-elle, en séjour en Allemagne en 1774 : « j'ai trouvé en rentrant une lettre de ma mère la plus aigre du monde qui m'a fait de la peine, et m'a donné une grande envie de passer l'hiver à Hanau. » ACV, P Charrière de Sévery, Ci 12, 31 août 1774.

2, 3, 4 De gauche à droite, découpages de son fils Wilhelm, à l'âge de 11 ans, de Catherine de Sévery et de sa fille Angletine à l'âge de 8 ans.
ACV, P Charrière de Sévery, Cp 6, © photo Rémy Gindroz.

de Sévery. Son aîné de dix-sept ans, Salomon de Charrière de Sévery lui offrait une assurance matérielle, une situation sociale, ainsi qu'une relation affective sereine. Wilhelm, leur premier enfant, naît neuf mois plus tard et a donc 21 mois au début de ce nouveau journal[13]. Le décès de sa sœur Henriette-Pauline, suite à l'accouchement du petit Benjamin Constant, a affligé la famille peu auparavant. Au début de ce journal, Catherine de Sévery est donc jeune mère et épouse, mais ce sont avant tout les événements de la vie de société qui marquent ses journées. La jeune femme commence par un pacte journalistique des plus intéressants[14]:

« J'ai Commencé ce journal en 1768. pour retrouver une fois les traces de ce que nous avons fait et pensé, dans des tems qui seront effacés de notre mémoire, tous ces petits evénements et ces dattes qui sont raportés ici, ne peuvent étre intéréssants pour personne que pour mon ami et moi. »[15]

Le premier mot que Catherine de Sévery écrit dans ce nouveau cahier est *je*: la diariste se présente ainsi comme une personne unique chargée d'une mission unique. Non seulement commence-t-elle ce pacte à la première personne, mais elle renforce encore

13 ACV, P Charrière de Sévery, Ci 11.

14 L'expression *pacte autobiographique* est définie par Philipe Lejeune dans son ouvrage *L'Autobiographie*, Paris: A. Colin, 1971. Lejeune affirme que tout auteur se donne un objectif – un pacte – en commençant la rédaction d'un écrit personnel, que ce soit un journal ou une autobiographie. Celui-ci se trouve le plus souvent dans les premières pages de son écrit, comme le démontrent les premières lignes de ce journal.

15 ACV, P Charrière de Sévery, Ci 11.

cette affirmation de soi en terminant le paragraphe par *moi*. C'est là le signe concret de l'émergence du Moi plus profond. Le cadre est ainsi bien posé: durant ces années de silence et de croissance, la jeune fille, puis la jeune femme, a grandi, mûri, pris conscience de sa propre existence, de sa personne… et ne craint pas de l'exprimer par écrit! Quel chemin elle a parcouru entre le titre factuel «Livre de ce qui s'est passé à Lisle» de 1750 et le *moi* [Catherine de Sévery] «j'ai commencé ce journal» de 1768!

Après l'affirmation de soi, l'auteure exprime le but du journal, qu'elle envisage comme un lieu pour recueillir non seulement les faits mais aussi ce qu'elle en a pensé. Le passage au *nous* illustre une certaine fragilité du Moi, ou peut-être est-ce l'expression d'une symbiose avec le conjoint. L'absence d'un journal écrit immédiatement avant et après son mariage ne permet pas d'observer si une transition au *nous* symbiotique s'est effectuée progressivement ou dès ses premiers jours de femme mariée. Il est cependant intéressant de relever l'ambivalence du *moi* et du *nous*, puisqu'elle commence et termine ce paragraphe à la première personne. Pensant au futur, elle affirme vouloir commencer un journal pour se créer un garde mémoire. En 1768, il n'est pas encore question, comme plus tard chez Benjamin Constant ou chez le Genevois Henri Frédéric Amiel, d'utiliser le journal pour clarifier le vécu du moment; l'intention de notre auteure est d'avoir, pour le futur, une mémoire objective des événements, dans lesquels elle se peint tantôt comme femme de lettres, tantôt comme femme indépendante, ou même comme femme sensible exprimant des émotions [16].

Ayant reçu une bonne éducation littéraire, elle évolue dans une société touchée par l'influence des Lumières. Pour elle, Voltaire n'est pas seulement un grand nom de la littérature, mais celui qui a vécu dans la maison de sa mère. En septembre 1772, lors d'un séjour à Genève, elle écrit fièrement:

«Jeudi 17 Nous sommes allés a la comédie a Châteleine, eu des peines incroyables a entrer, enfin nous sommes parvenus, et par un bonheur inoui, la Crommelin et moi, avons eté dans la loge de Voltaire et vu le Kain [17] en perfection, ou jouoit *Mahomet*. [18] Mon cher ami rien n'a vu presque.» [19]

Quel privilège que de pouvoir assister à une pièce écrite par le grand maître en se tenant dans sa loge même! Insatisfaite de n'être que spectatrice, Catherine de Sévery

16 Henri Frédéric Amiel (1821-1888), professeur de philosophie à Genève, qui écrivit plus de 17 000 pages personnelles. Bien que jamais publié dans sa version intégrale, le journal d'Amiel fait partie du canon des journaux du XIXe siècle.

17 Le Kain, acteur dramatique, que Voltaire avait remarqué et aidé à faire carrière.

18 *Le Fanatisme ou Mahomet le prophète*, tragédie de Voltaire jouée dès 1741 et publiée en 1773.

19 ACV, P Charrière de Sévery, Ci 11, 17 septembre 1772.

J'ai comencé ce journal en 1768. pour retrouver une fois
les traces de ce que nous avons fait et pensé, dans des
tems qui seront effacés de notre mémoire, tous ces petits
Evenements et les Dattes qui sont raportés ici, ne peuvent
ete intéressants pr personne que pr mon ami et moi,
9bre 1768
le 26e nous sommes revenus de Severy, ou mon ami avoit
eté tres malade, L'Automne avoit eté pluvieuse
et orageuse
le 27 resté chez nous
le 28 de même
le 29 Nous avons fait une promenade en Carosse,
et j'ai passé le jour au Cherne
le 30 Soupé chez les Nanou avec le Prince de Hesse
le 1 passé la soirée chez Mme de Corcelles.
le 2 Soupé chez la même avec pergaut couseur des
bottens
le 3 j'ai passé le jour et soupé chez ma mere
le 4 Société chez Mme de Mezery, soupé chez St Cierge
le 5 le cherne, les Montolieu, Mlle de Gerbet, les Montrond
ont soupé ici
le 6 soupé en Galla chez St Cierge, avec les Lambesc, les Berg
les Golofquin &c.
le 7 soupé chez mon pere, et passé le jour avec Mlle de Sullens
jeudi 8 Nous avons eu a soupé Mlle de Chevrier et Mme de Montagni
Vendredi 9 soupé chez les Golovkin
Samedi 10 passé le jour et souper chez Mme de Vaffland

5 Première page du Journal tenu par Catherine de Chandieu de Sévery, commencé en 1768, deux ans après son mariage. ACV, P Charrière de Sévery, Ci 11, © photo Rémy Gindroz.

monte sur les planches. Ainsi joue-t-elle *La Fausse Agnès* le 15 mars 1770, puis, deux mois plus tard, *Le Père de famille* de Diderot[20]. Femme de lettres au caractère bien trempé et avec de solides connaissances littéraires, elle soutient son opinion :

« Samedi 4 Je suis allée de bonne heure au Jourdi, ou on a arangé qu'on y souperoit, on m'a chargée d'inviter les Corcélles, et les Bréssonaz ; ces dernieres ont invité de leur chef Me St Cierge, cela a fait mille embrouilles et sots propos, enfin nous sommes allés au Jourdi, ou je me suis ennuyée a la mort, et pour comble a table, Corcélles et moi nous sommes disputés sur Rousseau et Voltaire, horiblement, Il a fini par me dire avec une impolitésse parfaite, Mad. J'en apelle de votre jugement, j'en apelle. Mr vous avés tort, parce que ce n'est pas le mien, c'est celui des gens d'esprit et de gout. Je suis remontée le soir avec un mal aise afreux qui m'a empéché de dormir, sur cette diable de disputte.

Dimanche 5 Je me suis levée avec le mal aise de ma dispute de la veille et de m'etre emportée, quoique Corcélles se fut emporté plus que moi, j'avois des vapeurs afreuses et un redoublement de tendrésse pour mon cher ami avec qui je trouve le bonheur, et puis j'ai apris que Corcélles etoit dans le mal aise aussi, de la sotise qu'il m'avoit ditte, cela m'a redonné courage. »[21]

Ayant défendu son opinion jusqu'à se disputer, Catherine de Sévery décrit son malaise, sa culpabilité, voire son soulagement de savoir l'autre dans un tourment similaire.

La jeune femme est devenue autonome dans sa vie quotidienne. Certes, elle participe à quelques visites, soirées ou soupers avec son conjoint, mais elle passe aussi ses journées de façon très indépendante, recevant les amis, rendant visite ou faisant « bien ses affaires ». Elle trouve plaisir à se distraire avec ses amies : causeries, théâtre, marionnettes, plaisanteries. Pourtant, ces relations dans un cercle si restreint mènent à des conflits sporadiques. Catherine de Sévery ajoute naturellement un zeste d'intimité aux chroniques personnelles. Ainsi raconte-t-elle faits et gestes mêlés aux émotions :

« Mardi 13 eu un grand diner pour les comtes de Raventlau J'ai eu de l'humeur ; et j'ai pleuré.

Mercredi 14 J'ai fait mes paquets, eu M. Tissot.

Jeudi 15 eté chés St Cierge, ces Mrs se sont déguisés en etrangers, cela a été fort plaisant.

Vendredi 16 M. de S. m'a fait de justes leçons sur mon humeur. J'ai bien pleuré. Nous nous sommes racomodés à ma grande joie et j'espère à la sienne. »[22]

20 *La Fausse Agnès, ou le poëte campagnard*, comédie en trois actes de Philippe Néricault Destouches, première représentation le 12 mars 1756. *Le Père de famille*, drame de Diderot, paru en 1758.

21 ACV, P Charrière de Sévery, Ci 11, 4-5 juillet 1772.

22 *Ibid.*, 13-16 juin 1769.

6 *Portrait de Catherine de Charrière de Sévery, réalisé en 1775 lors de son séjour en Allemagne*, peinture sur huile de Johann Heinrich Tischbein, collection privée, © photo B. Reszler.

Elle alterne entre la mauvaise humeur, les pleurs, et la joie simple des petits plaisirs et du confort domestique. Plus paisible et plus philosophique à la campagne qu'à la ville, elle s'exprime ainsi en ce jour d'août à Sévery:

«Mercredi 2 il a fait un tems ravissant, on a commencé les fondements des murs du nouveau jardin grand plaisir pour nous, nous avons pris du caffé au frais dans la cour, si doucement, j'ai reçeu une lettre de Mlle Sabine a 6. heures nous avons fait une promenade enchantée le long des bleds, mon cœur nageoit de joie, je me portois mieux J'ai tant fait de bonnes résolutions d'etre douce. J'ai lu un chapitre du *Mentor Moderne*[23] sur la religion, qui m'a remplie de sentiments relevés et de désir de bien faire, J'ai prié Dieu de toute mon ame de me coriger, de me conserver ces cheres personnes que j'aime et de les rendre heureuse par ma douceur et ma conduitte.»[24]

23 Joseph Addison, Richard Steele, *Le Mentor moderne ou discours sur les mœurs du siècle*, La Haye: Vaillant & Prevost, 1723

24 ACV, P Charrière de Sévery, Ci II, 2 août 1768.

Vision positive de la vie ! Tel Rousseau, l'espace d'un instant, elle atteint la plénitude d'un esprit apaisé par la nature qui l'entoure. Mais, de retour en ville, elle découvre un sentiment jusqu'alors inconnu, celui de l'ennui. Le mot *ennuyée* ne paraît pas moins de quarante-cinq fois dans ce journal ; une lassitude qui deviendra telle que, dans le journal suivant, elle abrégera le mot par un simple E majuscule ! Un ennui qui n'est jamais dû à l'inactivité ou à la solitude, mais qui provient toujours en société, lorsque les conversations sont fades ou inintéressantes. Ce journal d'adulte peint à petites touches les émotions diverses de la jeune femme.

JOURNAL DE LA SOLITUDE

Dans ce journal, la phase fusionnelle du couple étant passée, Catherine de Sévery s'exprime essentiellement à la première personne. L'année 1773 est très semblable à l'année précédente : vie de société, visites, soupers, soirées, spectacles, lectures de salon, lettres. Les amis réguliers sont les mêmes, le docteur Tissot étant l'un des plus fidèles. En juillet de l'an 1774, Catherine et Salomon de Sévery se rendent en Allemagne, où ce dernier servira de conseiller à Guillaume IX de Hesse-Cassel. Cet unique séjour de huit mois à l'étranger va permettre à la jeune femme de faire de nouvelles expériences de vie, parmi lesquelles celle de la solitude.

On la savait fragile malgré son tempérament, confiant à son journal ses peines et ses chagrins, voire ses pleurs. Mais rien ne laissait augurer ce qu'elle allait vivre durant son séjour en Allemagne. Dès leur arrivée à la cour, son époux s'investit dans ses responsabilités, et la jeune femme se sent « saisie d'angoisse de ne le pas voir a souper le soir »[25]. Certes, elle rencontre le prince et la princesse, mais elle se trouve seule dès les premiers jours. Si elle ne s'en plaint pas dans son journal, la brièveté de ses entrées reflète toutefois sa décontenance :

« Jeudi 25 Cour
Vendredi 26 } chés nous
Samedi 27 }
Dimanche 28 passé la soirée et souper chés le genéral Disfort
Lundi 29 chés nous
Mardi 30 a la Cour
Mercredi 31 chés nous

25 ACV, P Charrière de Sévery, Ci 12, 15 juillet 1774.

7bre

Jeudi 1 Cour

Vendredi 2 } chés nous
Samedi 3

Dimanche 4 a la Cour

Lundi 5 Nous avons eté avec le prince, et M. de Gall au champ de Bataille de Bergh, nous avons deprimé a Bergh, et le soir, soupé très gaiemt chés Malebourg.»[26]

Catherine de Sévery ressent certainement la douleur de n'avoir pour seul statut que celui d'épouse du conseiller. Coup de tonnerre le 14 octobre: M. de Sévery «a pris un logement» au château de la princesse de Vetenschbach! En novembre, nombreux sont les jours où elle confie son désarroi à son journal. Ainsi écrit-elle:

«Vendredi 11 M. de Sévery a eté ici J'ai eu mille angoisses sur mon Paÿs, et un désir d'y retourner qui me tue

Samedi 12 eté au concert, ennuyée, je n'ai eu de joie que de causer avec Titon

Dimanche 13 J'ai eté au Prêche avec bien aimé, et puis passé le jour avec lui Soupé a la Cour

Lundi 14 eté malade d'ennui a n'en pouvoir plus, J'ai vu mon cher ami, un instant le soir, je pousse les jours.»[27]

Catherine s'ennuie, en effet, à la fois de son pays et de son mari. En novembre et en décembre, les pages de son journal sont remplies de tristesse et d'ennui. Cependant, au début de l'année 1775, pour surmonter son désarroi face à la solitude, elle cesse de se replier sur elle-même et use d'un tout autre stratagème. Elle s'autorise une plus grande liberté morale pour se sortir de sa solitude et de sa dépression. En janvier, elle est invitée à la première mascarade, dont elle écrit qu'elle s'est «divertie a un point qui n'est pas a exprimer»[28]. Durant les deux mois qui vont suivre, son journal est rempli d'allusions et d'abréviations. Il est clair qu'elle reçoit les avances galantes d'un des habitués de la Cour. Elle l'évoque par un B majuscule, par un astérisque ou par des références telles que *quelqu'un* ou *on*. Elle se trouve dans un tel tourbillon affectif qu'elle n'ose plus même s'investir personnellement dans son journal; durant quelques entrées, elle narre même ces épisodes à la troisième personne:

«Lundi 30 Mascarade ou B. s'est montré publiquement empréssé de * et lui a protesté qu'il l'adoroit

26 *Ibid.*, 25 août–5 septembre 1774.
27 *Ibid.*, 11-14 novembre 1774.
28 *Ibid.*, 9 janvier 1775.

Mardi 31 Les Edelsheim ont soupé ici, et Schrautenback, nous avons eté bien gais, avec le prince Frederick […]

Dimanche 5 Eté chés Mme de Héring. B. continue de grands soins a *

Lundi 6 Mascarade Schrautenbach a eté ici avant, nous avons bien ri, B. avoit de l'humeur au bal, contre sa belle, et lui a fait mille chicanes et beaucoup de reproches, il a fini par lui dire qu'il l'adoreroit toute sa vie, et que jamais femme ne lui avoit fait autant d'impréssion. »[29]

L'empressement de ce galant la désoriente, à tel point qu'elle écrit une semaine plus tard : « eu de grands mal aises a diner, qui ont été jusqu'à des sentiments a moi inconnus, je les ai repoussés, et me suis envelopée du témoignage de ma conscience. »[30] Elle en parle finalement à son époux qui accueille son anxiété avec une grande ouverture d'esprit et lui fait part de ses propres difficultés affectives. Échange « à cœur ouvert » avec son conjoint « qui avait aussi son inquiétude », échange où les conjoints cherchent à se comprendre et à s'aider, mais dont Catherine ne confie à son journal que quelques miettes[31]. Concise, elle oscille entre le plaisir que lui procure cette aventure galante et la culpabilité qu'elle en ressent, mais sans jamais exprimer ouvertement ces sentiments conflictuels. Elle est ainsi en accord avec le genre littéraire de son époque puisque l'expression écrite du Moi n'est qu'émergente à cette période.

Le retour au pays se fait en mars 1775, marquant une période floue pour la diariste, puisque son journal se termine sur quelques pages volantes datant du voyage du retour.

JOURNAL DES SOUPERS ET DES SORTIES

Onze ans s'écoulent depuis les dernières entrées du journal d'Allemagne. À voir son assiduité d'antan, il est probable que les journaux des années 1775-1785 ont dû exister. En intitulant ce cahier *Journal des journées et soupers*, Catherine de Sévery dresse à nouveau une chronique de la société lausannoise en y ajoutant quelques touches personnelles.

Quelques étrangers venus s'établir à Lausanne tissent des liens étroits avec les Charrière de Sévery. Tel est le cas de l'historien Edward Gibbon qui, en 1786, a déjà publié trois des six volumes de son imposante *History of the Decline and Fall of the Roman Empire*. Installé à Lausanne dès 1783, Gibbon devient rapidement un ami intime de la maison.

29 *Ibid.*, 30 janvier-6 février 1775.
30 *Ibid.*, 14 février 1775.
31 *Ibid.*, 13-14 février 1775.

Si elle dévoile peu d'émotions lorsqu'elle vit à Lausanne en hiver, les séjours à la campagne favorisent l'enrichissement intérieur et son expression sur la page écrite. Ainsi le 6 août 1787, au château de Mex, écrit-elle:

«Déjeuné devant la porte, puis lu dans ma chambre *Des Mémoires* de Montluc[32]. Causé en famille, mes reflections m'ont donné de la tristésse. Il faut la surmonter, heureux ceux qui sont morts, et en paix dans le sein de Dieu, 20 ans de plus ou de moins en font l'affaire, et quest-ce que 20 ans! tout passe, tout va s'engloutir dans le fleuve de l'oubli. J'y passerai incéssamment, et le bon Dieu prendra soin de moi par sa grace.»[33]

Avec le temps, ses réflexions se portent de plus en plus vers la valeur de la vie et l'approche de la mort. Elle se tourne aussi vers le réconfort de la religion: plus le temps passe, plus Dieu est présent dans ses écrits.

JOURNAL DU CRÉPUSCULE

Dernier cahier, dernière tranche de vie pour Catherine de Sévery[34]. Parcours de vie dans lequel l'aboutissement est proche. Les premières pages sont un temps paisible révélé par les expressions «on a été fort bien», «charmant souper», «en paix, été bien»[35]. Catherine est en harmonie avec elle-même, et partage cet état d'être à son journal.

Dès 1791, les soucis familiaux prennent le dessus. Soucis pour ses enfants, âgés de 20 et 23 ans, puis, plus tard, soucis de santé pour son mari. L'idée de voir son fils Wilhelm partir en Angleterre avec Gibbon la terrifie. Habituellement brève dans ses entrées, elle épanche son cœur dans les jours suivants:

«Jeudi 12 Je me suis levée contente et bien portante après déjeuner Vilhelm m'a parlé du plan de Mr Gibbon de partir dans l'été pr l'Angleterre, de l'emmener pr que Wilhelm puisse faire qque fortune. Il m'a encore parlé de plusieurs autres choses; J'ai vu tout d'un coup le renversement de toutes mes espérances de vie Domestique, réunis en famille; une separation dont je n'apercevois pas le terme, clouée ici et Angl: par la mauvaise santé de M: de Severy, Enfin tant de choses pénibles que je suis tombe dans un veritable désespoir, il m'a fallu aller l'apres diner chés ma Tante de Chandieu: ou j'ai souffert cruellement. Le soir nous avons cause en famille; j'ai vu des abimes de tout les côtes; j'ai passé une nuit afreuse

Vendredi 13 Je me suis levée fondant en larmes, J'ai été a midi chés Mr Gibbon, ou j'ai passé 2 heures a causer, je m'y suis un peu calmée, le soir nous avons été chés Me de

32 Plus précisément, les *Commentaires* de Blaise de Monluc (1502-1577). Jean-Pierre Beaumarchais, *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris: Bordas, 1984, p. 1534.

33 ACV, P Charrière de Sévery, Ci 13, 6 août 1787.

34 ACV, P Charrière de Sévery, Ci 14.

35 *Ibid.*, janvier 1790.

St Cierges ; Vilhelm m'a présenté qques possibilités de se rejoindre et de revivre encore ensembles. et je ne voudrois pas m'oposer a sa fortune

Samedi 14 Je me suis levée un peu plus calme, et n'ayant plus la force pr ainsi dire de soufrir Je voyois toutes mes tribulations a côté de moi, mais d'une vue foible. J'aime mieux cet état ; nous avons déjeuné ensemble, mon cher ami, mes chers enfans et moi ; puis nous avons cause Vilhelm et moi ; l'espérance de lui voir 4 a 500 Louis de rentes de plus, avant qu'il ait 30 ans me console, Il a besoin de ces Rentes ; si cela peut réussir, il sera tranquile, et plus fixé dans sa patrie. Nous arangerons les affaires ici pendant son absence, et il reviendra ; je tâche de porter ma vue sur des points de consolation. Mais le souvenir du passé me tue, l'avenir m'efraie ; Dieu de bonté aye pitié de moi, fais luire dans mon ame la joie tranquilité religieuse qui nait de ta grace fortifie ma raison, porte mes espérances sur les biens qui ne doivent pas finir ; J'espere Dieu de misericorde d'en jouir dans ton sein, avec les étres qui m'ont été si chers ici bas, et dont je ne me séparerai plus. »[36]

Arrivant aux dernières années de sa vie, la diariste livre davantage de réflexions personnelles dans son journal. Le passage ci-dessus est un bel exemple d'épanchement des émotions et des réflexions privées. Marié depuis plus de vingt-cinq ans, Salomon de Sévery perçoit soudainement qu'il arrive au bout du chemin. Il en fait part abruptement à son épouse, un jour d'été 1792, alors que la vie semblait couler paisiblement :

« Mercredi 1e aoust le Prince apris du chocolat ici et est parti en bateau a 10½ h. pr Genêve Nous avons été a Ouchi, et l'avons salué depuis le rivage, M: de S: et moi sommes revenus ensembles en char, a 5 h: nous avons èté chés Gibbon il n'y etoit pas, nous sommes allés au pavillion, ou mon cher ami, m'a témoigné son détachm^t de la vie, qu'il se croyoit a charge aux autres et etoit resigné a finir ; j'ai fait mon possible pr lui ôter ses tristes idées qui m'ont percé le Cœur ; Nous avons cause doucem^t ds ce Pavillion, il me sembloit que c'etoit un de ces moments inexplicables ds la vie, ou on a un sentim^t présent d'un état futur. »[37]

Autant, à l'annonce d'un possible départ de son fils, l'écriture de la diariste révèle un état de panique profonde, autant la conversation avec son époux est relatée de façon factuelle, peut-être par refus de l'épouse de croire au message de son mari. Mais, à peine une semaine après, elle fait part de la douleur qu'elle ressent face à la faiblesse de son mari[38]. Dès la fin août, Catherine de Sévery se mue en garde-malade, décrivant l'état de santé du patient, les soins prodigués et les émotions ressenties. « Bien triste et aca-

36 *Ibid.*, 12-4 avril 1792.
37 *Ibid.*, 1er août 1792.
38 *Ibid.*, 6 août 1792.

blée de fatigue », elle écrit, tel le malade, dans un style essoufflé, avec des phrases brèves, sans ponctuation ni coordination[39].

Durant le mois de septembre, les entrées du journal ne parlent guère que de la santé de son époux. Le souci est visible jusque dans l'apparence des pages : écriture lâche et irrégulière, taches d'encre, brièveté dans les entrées. Seuls comptent la survie et le bien-être de l'époux.

Catherine ne peut affronter la mort imminente de son mari, se refuse à ce mot définitif, et fait recours à la substitution, parlant de sa crainte qu'il « ne finisse dans la nuit »[40]. Elle note brièvement l'état de santé du malade. Seule une entrée plus longue fait part des adieux de Salomon de Sévery à sa famille : « Samedi 22 M : de Severy a cru de finir Il nous a dit adieu a tous, et exortés nous étions au désespoir. »[41]

Moment solennel que celui des adieux. Mais la vie ne veut pas lâcher prise : après deux jours entre vie et mort, Salomon de Sévery retrouve un léger mieux. Il ne mourra que le 29 janvier de l'année suivante. La fin de l'année s'achève bien tristement. Faisant le bilan d'une année de soucis constants, Catherine de Sévery écrit la sobre note suivante en ce dernier jour de l'an 1792 : « Lundi 31 l'année 92 a fini bien tristement. »[42] Usée de soucis, de fatigue et de responsabilités, Catherine n'en peut plus. Elle n'écrit que sept entrées dans son journal en 1793… Puis plus rien, laissant sa vie et celle des siens dans le fleuve de l'oubli[43].

39 *Ibid.*, 30 août 1792.
40 *Ibid.*, 14 septembre 1792
41 *Ibid.*, 22 septembre 1792.
42 *Ibid.*, 31 décembre 1792.
43 ACV, P Charrière de Sévery, Ci 13, 6 août 1787. Salomon de Sévery meurt le 29 janvier 1793.

1 Gustave Chaudet, syndic de 1930 à 1936 (Au premier plan, au centre, sur la droite). Tiré du *Journal officiel de la Ville de Vevey*, 26 octobre 1936, photo Marolf.